

SARAH LARK

Sous le pseudonyme de Christina Rey

La saison du départ



Une terre inconnue



SARAH LARK

LA SAISON DU DÉPART

Une terre inconnue

Londres, 1910.

Tout juste diplômée, Ivory Parkland Row s'apprête à faire ses débuts dans la société londonienne. Mais la jeune femme rêve d'un destin bien différent de celui que lui promettent la saison des bals et un mariage de convenance. Aussi, lorsque son père lui propose de l'accompagner pour un safari de trois mois au Kenya, elle saute sur l'occasion, heureuse d'embarquer pour un voyage aussi excitant que terrifiant.

Sur place, Ivory renonce aux parties de chasse pour explorer la faune et la flore du pays. À son émerveillement se mêlent, un peu malgré elle, des sentiments pour le charismatique Adrian Edgecombe, un chasseur qui est son exact opposé.

Pourtant, derrière la beauté sauvage du Kenya et le charme d'Adrian se cache une réalité bien plus complexe qu'Ivory ne l'imaginait.

Après sa série à succès *Le Chant des Highlands*, Sarah Lark entraîne cette fois ses lecteurs au cœur de l'Afrique dans une nouvelle saga poignante, portée par une héroïne déterminée à conquérir son destin.

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber

ISBN : 978-2-38529-571-4

22,90 € Prix TTC France



9 782385 295714

Rayon : Littérature étrangère
Photographies : © Trevillion
Design : Constance Clavel




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA SAISON DU DÉPART

*

Une terre inconnue

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le Chant des Highlands, tome 1 : La Promesse des étoiles, 2024 ;

Charleston poche, 2025

Le Chant des Highlands, tome 2 : À la poursuite de nos rêves, 2025 ;

Charleston poche, 2026

Titre original : *Ein kleines Stück von Afrika. Aufbruch*

Copyright © 2022, Bastei Lübbe AG, Köln

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-571-4

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sarah Lark

Sous le pseudonyme de Christina Rey

LA SAISON DU DÉPART

*

Une terre inconnue

Roman

*Traduit de l'allemand
par Isabelle Liber*



CHARLESTON

Sois le changement que tu veux voir dans le monde.

Mahatma Gandhi

PROLOGUE

Londres, septembre 1900

JAMAIS IVORY PARKLAND ROWE n'avait été vraiment effrayée en jouant au jeu de l'« homme noir », cette variante de l'épervier où l'on remplace le coup de sifflet de départ par la question : « Qui a peur de l'homme noir ? » L'évocation de ce croque-mitaine lui semblait absurde. Comment aurait-elle pu craindre quelqu'un qui ne se montrait jamais ? Elle se disait même que ce fameux « homme noir » n'existait pas, comme tant d'autres menaces agitées par sa bonne d'enfants quand elle n'était pas sage.

Ivory – Ivy pour la plupart des gens – n'était âgée que de sept ans, mais elle avait déjà du caractère. Du moins était-ce ce que disait sa mère chaque fois que la fillette réfléchissait tout haut ou posait des questions. Dans la voix maternelle perçait alors toujours une nuance de désapprobation.

Or, cet après-midi-là, alors qu'avec sa sœur aînée, Rosamond, elles avaient dû revêtir leur plus belle toilette pour aller saluer leur oncle Richard, Ivy allait être bien surprise. Dans une robe blanche en dentelles ceinturée de rose, elle avait pris place devant leurs parents à côté de Rosamond, qui portait une robe bleu pâle ornée de rubans bleu marine. Oncle Richard possédait une plantation de café dans la lointaine Afrique, et il n'avait encore jamais rencontré ses nièces. En visite à Londres pour quelques jours, il avait tenu à se rendre chez les Parkland Rowe. Mais il n'était pas venu seul.

Derrière cet oncle qui ressemblait trait pour trait au père d'Ivy se tenait un garçon étrangement vêtu. Il portait un pantalon bouffant rouge et une chemise blanche sous un gilet noir ; et, surtout, il avait la peau noire. Tout d'abord, Ivy n'en crut pas ses yeux. Était-il couvert de cirage ? Non, son visage et ses mains étaient propres. La fillette incrédule dévisageait le garçon, qui, sur un signe de l'oncle, était allé se poster près de la porte comme dans l'attente d'autres instructions. Ivy esquissa une révérence à peine passable, mais quand sa mère, d'une légère pression de la main, l'invita à s'avancer, elle osa faire un pas et s'approcher de son oncle comme du garçon. Rosamond, elle, était terrorisée par la scène et se cachait dans les jupes de sa mère.

Mrs Parkland Rowe se dégagea en riant.

— Je te prie d'excuser mes filles, Richard. Elles n'ont encore jamais vu d'Africain, dit-elle.

Oncle Richard balaya ses excuses d'un geste de la main.

— Va attendre dehors, boy, commanda-t-il au jeune garçon. Tu vois bien que tu effraies mes nièces.

Le garçon leva ses grands yeux sombres, et on aurait pu croire qu'il allait protester, mais il se contenta d'une révérence et sortit. Il pleuvait depuis des heures.

Enfin, Rosamond fit elle aussi sa révérence, et les deux fillettes furent autorisées à retourner dans la salle de jeux, où la bonne les attendait pour le thé.

En cachette, Ivy resta cependant au rez-de-chaussée tandis que son père saluait son frère avec chaleur. Puis les parents conduisirent le visiteur au salon, et Ivy, les suivant à leur insu, se cacha derrière la porte ouverte. Qui sait, peut-être Oncle Richard dirait-il quelque chose de ce drôle de garçon ? Elle ne fut pas déçue.

— Pourquoi donc as-tu amené ce petit ? ne tarda pas à demander sa mère. Tu voyages avec tes propres domestiques ?

— C'est vrai qu'il est adroit et sait se rendre utile, répondit oncle Richard en riant. Mais, en vérité, il appartient à Grace. Elle s'est entichée de lui et a insisté pour qu'il nous accompagne en Europe. Seulement, aujourd'hui, elle rend visite à la duchesse de Brinkhurst, qui s'est déclarée allergique aux Indiens et aux chiens. Ce garçon n'est ni un Indien ni un chien, certes, mais la brave dame n'est pas à une généralisation près. Alors ni une ni deux je l'ai pris avec moi. Je suis désolé s'il a effrayé les petites.

— Il *appartient* à ta femme ? répéta la mère d'Ivy. Le commerce des esclaves n'a-t-il pas été interdit ?

Le ton était cinglant.

— Tu coupes les cheveux en quatre, Hortense, j'ai dit cela sans y penser, se défendit oncle Richard. Disons que Grace l'a trouvé. Elle aide des missionnaires dans leur travail et, un jour, elle est allée avec eux dans un village zoulou où le petit jouait dans la boue. On lui a dit que c'était un orphelin, un enfant perdu ou quelque chose comme ça, qu'il était sans famille. En tout cas, personne ne prenait soin de lui et, ma foi, tu connais Grace. Elle a bon cœur, alors elle a donné

quelques pièces à ces gens et pris le petit. Notre cuisinière africaine le choie, et Grace veut parfois bien jouer avec lui. Il s'avère qu'il est assez intelligent, son anglais est même très bon. Grace est d'avis qu'il pourrait sûrement apprendre à lire...

Et il se mit à rire comme s'il avait dit une énormité.

Ivy s'étonna. Lire n'était quand même pas si difficile puisqu'elle-même lisait déjà, et le garçon était beaucoup plus grand, il devait bien avoir dix ou douze ans.

— Comment s'appelle-t-il, ce petit ? demanda le père d'Ivy.

Oncle Richard poussa un soupir.

— Un nom à coucher dehors, impossible de m'en souvenir. En tout cas, il répond quand on l'appelle « boy ». Mais parlons d'autre chose. Je vous fais mes compliments pour vos deux filles, elles sont charmantes. La cadette surtout. Une enfant délicieuse...

Ivy s'éclipsa sans bruit. Elle n'avait pas besoin d'entendre dire à quel point elle était adorable : presque tous ceux qui découvraient sa peau blanche comme neige, ses yeux d'un bleu lumineux et ses belles boucles blondes la complimentaient.

Une vraie poupée, susurraient d'ordinaire les dames, surtout quand elle était vêtue de dentelles comme ce jour-là. Ivy aurait volontiers ôté cette robe du dimanche. Elle ne voulait pas être une poupée. Mais, pour le moment, tant qu'on ne remarquait pas son absence, elle avait mieux à faire.

Elle se faufila dans le hall et gagna la porte d'entrée. Le garçon devait être dans les environs. Elle finit par le trouver blotti sous une fenêtre en saillie, plus ou moins à l'abri de la pluie. Elle s'approcha.

— C'est toi, l'homme noir ? demanda-t-elle tout de go.

Ivy s'encombraait rarement de discours liminaires.

Le garçon la regarda avec étonnement.

— Je suis pas un homme, répliqua-t-il. J'ai pas encore tué de lion.

— Que veux-tu dire ? demanda Ivy.

— Mum Ayana dit qu'un garçon devient un homme quand il a tué un lion, expliqua-t-il.

Ivy fronça les sourcils. Elle n'était pas convaincue. Si son père accumulait les trophées de chasse dans leur maison de campagne, il n'avait jamais tué de lion. Et pourtant c'était un homme, il n'y avait aucun doute là-dessus.

— Les pauvres lions, remarqua-t-elle. Est-ce que tu as toujours été aussi noir ?

Le garçon haussa les épaules.

— Je pense que oui, répondit-il. Tous les serviteurs sont noirs. C'est comme ça.

Là encore, sa réponse laissa Ivy songeuse. Chez elle, ni le majordome, ni les bonnes, ni les domestiques ne se distinguaient de leurs maîtres par leur couleur de peau.

— Et pourquoi tes habits sont-ils si bizarres ? poursuivit-elle.

Elle s'était assise à côté du garçon sur les pavés, ce qui ne réussissait pas vraiment à sa robe blanche. Mais ce genre de détail ne la préoccupait guère.

Il haussa encore les épaules.

— Ça plaît à Madame, expliqua-t-il. Et Mum Ayana dit que je dois être reconnaissant envers Madame.

Ivy renonça à approfondir le sujet.

— Je m'appelle Ivory, déclara-t-elle. Ça veut dire « ivoire ».

Le garçon sourit.

— Comme les défenses de l'éléphant, approuva-t-il. Aussi blanches que vous, miss.

Ivy secoua la tête.

— Je ne suis pas une miss, je suis Ivy. Et toi, reprit-elle tout sourire, toi, tu es Ebony, comme l'ébène. Mum a un petit coffret en ivoire et en ébène. Tu veux le voir ?

Elle se leva et lui tendit la main. Le garçon la saisit timidement, laissant Ivy l'aider à se relever. Elle observa, fascinée, sa main blanche dans la main noire.

— Il ne faut pas faire de bruit, prévint-elle en le conduisant à la porte qu'elle avait sciemment laissée entrouverte.

Le coffret était posé dans le hall d'entrée, et les visiteurs pouvaient y déposer leur carte. C'était un objet magnifique. Du doigt, Ivy suivit religieusement les arabesques des ornements floraux en ivoire incrustés dans le coffret en ébène. De la marqueterie, lui avait expliqué sa mère.

— Ivoire et ébène, comme nous, dit-elle en regardant sa main, que le garçon tenait toujours. C'est beau !

Avant que son nouvel ami ait pu répondre, la porte qui donnait sur le salon s'ouvrit.

— Et la prochaine fois tu viendras avec Grace ! entendit Ivy.

C'était la voix de sa mère, qui disait au revoir à oncle Richard. Déjà, les adultes arrivaient. Ivy et le garçon tressaillirent quand, en les apercevant, Hortense Parkland Rowe poussa un petit cri.

— Qu'est-ce que c'est, boy ? Que fais-tu ici ? tonna l'oncle. Tu importunes cette demoiselle ?

— Mais non ! protesta Ivy. Je lui montrais seulement le petit coffret...

Mais le garçon l'interrompt.

— Je vous demande pardon, maître Richard, dit-il docilement. Il pleuvait tant dehors.

— C'est moi qui l'ai fait entrer ! insista encore Ivy, mais personne ne l'écoutait.

— Il y aura des conséquences, menaça l'oncle. Nous en reparlerons.

— Et toi, Ivory, dans ta chambre ! ordonna sa mère, qui s'était ressaisie. Quelle inconvenance de parler aux domestiques qu'on ne connaît pas et de faire parade des trésors que nous avons chez nous ! Cela aurait pu inciter le garçon à voler...

— Je suis désolée, dit Ivy.

Sa mère consentit à accepter ses excuses, en réalité adressées au garçon.

La tête basse, n'osant plus lever les yeux, celui-ci suivit son maître et sortit. Ivy espéra qu'on ne le punirait pas trop durement.

Dix ans plus tard...

TANDIS QUE LE TRAIN pour Londres entraît en gare de High Wycombe, Ivy chantonnait sur le quai, non parce qu'elle était d'humeur joyeuse, mais pour échapper aux bavardages de sa sœur et de ses amies. Rosamond, Melissa et Diane étaient si excitées de pouvoir enfin quitter l'internat qu'elles jacassaient à n'en plus finir. Depuis des mois, leurs conversations tournaient autour d'un seul sujet : leur entrée dans le monde lors des bals de la saison londonienne. Le mois de juillet commençait à peine, et la présentation des débutantes à la cour n'aurait lieu qu'en octobre, mais les jeunes filles pouvaient en parler des heures. Elles discutaient surtout du problème de Rosamond, auquel Ivy n'était pas étrangère.

La jeune fille était la plus jeune du groupe, qui venait de terminer sa scolarité à la Wycombe Abbey School, un pensionnat des plus renommés. Les parents d'Ivy et de

Rosamond avaient souhaité y envoyer leurs deux filles en même temps, si bien que la cadette était entrée à l'école un an plus tôt que de coutume, et l'aînée un an plus tard. Ivy avait à peine 17 ans, tandis que Rosamond, à 19 ans déjà, était très en retard pour débiter en société, du moins à en croire ses camarades. À présent Rosamond craignait que ses parents ne veuillent aussi faire coïncider son entrée dans le monde, coûteuse et épuisante, avec celle de sa sœur. Les esprits s'échauffaient, et toutes se demandaient si Rosamond allait devoir patienter une année jusqu'aux 18 ans d'Ivy, ou si l'on allait au contraire avancer les débuts de la cadette.

— Quelle injustice ce serait pour Rosamond de devoir attendre encore ! s'emporta Diane, occupée à détacher une mèche sombre de sa coiffure sévère.

Dorénavant, toutes suivraient la mode plutôt que les règles poussiéreuses prescrites par l'école. Pour Ivy, dompter chaque matin ses boucles en un chignon avait été une tâche fort fastidieuse.

— À la rigueur, il vaudrait mieux qu'ils autorisent Ivy à débiter cette année.

— Mais ce n'est qu'une gamine ! affirma Melissa, qui, comme Rosamond ou Diane, parlait d'Ivy sans se soucier le moins du monde de sa présence. En tout cas, je la trouve assez immature.

Elle paya sans lui prêter attention le porteur qui les avait accompagnées jusqu'à leur compartiment pour placer leurs valises dans le porte-bagages. Un instant plus tard, le train s'ébranla.

Ivy leva les yeux au ciel. Melissa venait de fêter ses 18 ans et, en classe, elle n'avait jamais brillé par son intelligence. Son jugement sévère ne s'appuyait que sur les différences qui les séparaient, elle et Ivy. Tandis que Melissa adorait bavarder et se contempler dans un

miroir, Ivy préférait consacrer son temps libre à lire dans le jardin de l'internat, heureuse que le gros chat de la logeuse s'installe près d'elle et lui tienne compagnie. Melissa et Diane s'étaient souvent moquées d'elle à ce sujet.

— De quoi parlerait-elle avec ces jeunes messieurs ? insista Melissa. De chatons ?

Les trois amies éclatèrent de rire.

Ivy préférait ignorer leurs médisances. Il lui importait peu de débiter cette année ou la suivante, et elle était à mille lieues de se sentir trop immature ou maladroite pour présenter au roi et à la reine une révérence parfaite. Cette introduction à la cour signalerait aussi qu'elle était bonne à marier, mais elle n'était pas forcée de se fiancer dès la première saison.

Le chemin d'une jeune femme de son milieu était tracé d'avance. C'était le mariage ou rien, et Ivy ne voyait pas de raison de s'y opposer. Elle ne craignait pas de finir vieille fille : son teint clair, ses yeux expressifs et ses cheveux bouclés comme ceux des anges qui ornaient l'arbre de Noël étaient autant de preuves de la beauté qu'on lui attestait depuis l'enfance. En comparaison d'Ivy, si rayonnante, Rosamond paraissait éteinte avec ses yeux bleu-gris, ses cheveux blond cendré et son visage un peu trop long. Il y avait fort à parier qu'un prétendant se présenterait plus vite pour demander la main de la cadette que celle de l'aînée, mais Ivy était certaine qu'elles finiraient l'une et l'autre par convoler en justes noces. Leur dot le leur permettait en tout cas ; les Parkland Rowe étaient fortunés, quoique issus de la petite noblesse. Ils entretenaient d'excellentes relations avec la maison royale grâce aux activités annexes de Mr Parkland Rowe, qui ne se contentait pas d'administrer les terres de la famille, mais s'était aussi lancé dans

l'import. Il faisait avec son frère Richard le commerce de thé et de café en provenance des colonies, et passait pour un grand connaisseur, ce qui l'avait désigné fournisseur de la cour. Signée de la reine, une lettre affichée dans son comptoir témoignait de l'estime portée aux produits de la maison.

En plus de leur demeure londonienne, les parents d'Ivy et de Rosamond possédaient dans le Sussex une somptueuse maison de campagne baptisée Parkland Gardens, où Ivy avait hâte de séjourner durant l'été. Si d'aventure elle songeait à sa future vie de femme mariée, elle s'imaginait passer la majeure partie de l'année à la campagne, où le gentleman-farmer qu'elle aurait épousé posséderait un domaine. Elle aimait la nature, comme son père, avec qui elle avait exploré les environs à pied ou à cheval dès son plus jeune âge. Le garde-chasse qui avait coutume de les accompagner lui parlait des oiseaux qu'on entendait chanter ou attirait son attention sur le gibier qu'il leur arrivait de croiser.

Le père d'Ivy, Edward Parkland Rowe, que la plupart de ses amis appelaient Ted, était fêru de chasse et aurait souhaité transmettre sa passion à ses filles. Mais Rosamond ne participait aux battues qu'à contrecœur, et Ivy n'en était jamais. Elle refusait de traquer un cerf majestueux ou un imposant sanglier dans le but de les tuer. Devenus trophées dans la salle de chasse de son père, ils étaient deux fois moins beaux et impressionnants qu'en liberté dans la forêt. Les bois et les têtes empaillées des animaux avaient le don d'attrister Ivy.

Dans le train qui emmenait à présent vers Londres les anciennes élèves de High Wycombe, elle regarda défiler un moment le paysage derrière la vitre, puis décida de lire pour tromper son ennui. Évidemment, il était impoli d'afficher ainsi le peu d'intérêt que suscitait chez elle la

conversation de ses compagnes, mais elle aurait à supporter Diane et Melissa encore assez souvent au cours de l'été : leurs parents s'installaient aussi à la campagne pour la période estivale. Ivy se plongea dans les récits de voyage d'Ida Pfeiffer, une exploratrice autrichienne qui avait visité les quatre continents et décrivait d'une plume alerte les populations et la faune de lointaines contrées.

Au bout d'une heure, le train entra en gare de Victoria, où des calèches envoyées par leur famille attendaient les quatre jeunes filles. Rosamond, Melissa et Diane se firent leurs adieux comme si elles devaient ne plus jamais se revoir, pendant qu'Ivy veillait à ce que les bagages soient chargés dans les bonnes voitures. Elle en profita pour échanger des nouvelles avec le cocher, qui était au service de sa famille depuis des années et l'avait pour ainsi dire vue grandir. Comme il fallait s'y attendre, il ne s'était pas passé grand-chose depuis sa dernière visite. Une bonne s'était mariée, la fille de la cuisinière avait été engagée pour la remplacer. L'un des chevaux boitait, et le cocher s'en inquiétait un peu. Ivy apprit en revanche avec joie que Wendy, sa vieille ponette, se portait bien.

— Mais maintenant vous aurez besoin d'une nouvelle monture, miss Ivory, avança le cocher. Pour débiter cet automne et sortir à cheval avec ces jeunes messieurs, il vous faudra quelque chose de plus élégant que votre vieille bête.

Ivy fit la grimace. Elle aurait volontiers monté un animal plus vif, mais elle répugnait à se débarrasser de Wendy. Le cocher, qui le savait, lui adressa un clin d'œil entendu.

— Je me suis permis de proposer à monsieur votre père d'emmener votre ponette à Parkland Gardens afin

de la mettre au pré chez vous, dit-il. Elle a mérité de finir ses jours au calme.

Ivy sourit. Wendy, qui avait été la première monture de Rosamond avant d'être la sienne, n'avait jamais failli.

— Ce serait formidable, Max, dit Ivy avec reconnaissance. Je l'imagine déjà se régaler dans les herbes hautes. L'écuyer de Parkland Gardens devra veiller à ce qu'elle n'ait pas les yeux plus gros que le ventre !

Le cocher tint la portière aux deux sœurs, qui montèrent dans la calèche. Aussitôt le silence se fit. De l'intérieur, Ivy n'aurait pu continuer à s'entretenir avec Max qu'en criant à tue-tête, et avec Rosamond elles n'avaient rien à se dire. Elle ne lui était pas à proprement parler hostile, mais elles n'avaient ni les mêmes amies ni les mêmes intérêts. Ivy supposait que sa sœur l'enviait un peu. Moins remarquable que sa cadette, Rosamond n'avait pas non plus sa gaieté. Malgré les efforts qu'elle déployait pour plaire à leur père, et même si Ivy, elle, n'en faisait aucun, Edward Parkland Rowe donnait souvent sa préférence à la plus jeune. Rosamond était plus proche de leur mère, Hortense, mais jamais celle-ci n'aurait montré à ses filles qu'elle favorisait l'une d'elles.

Après un court trajet par les rues animées de Londres, la calèche s'arrêta devant leur imposante demeure, à Mayfair, où un valet les attendait déjà. Il salua poliment les demoiselles et déchargea leurs bagages. Le majordome, Mr Hargroves, ouvrit la porte et leur souhaita la bienvenue. Une bonne les débarrassa de leurs capes et de leurs chapeaux.

— Quel bonheur d'être à nouveau ici ! lança Ivy en offrant son sourire chaleureux à tous les domestiques réunis. Vous m'avez tellement manqué !

Mr Hargroves, un homme épais, déjà âgé et à la mine paisible de bouledogue, s'autorisa également à sourire.

— Vous nous avez manqué aussi, miss Ivory et miss Rosamond. Je suis chargé de vous dire que Mrs Lovelace a préparé tous vos plats préférés. Elle a prévu un dîner de fête pour ce soir. Mais vous voudrez sans doute saluer vos parents. Votre père vient de rentrer de son club, il voulait être là pour vous accueillir. Ils vous attendent au salon, où le thé a déjà été servi. Je vais faire apporter une nouvelle théière.

— Et des scones ? demanda Rosamond, l'eau à la bouche.

C'étaient ses gâteaux préférés, et la cuisinière, Mrs Lovelace, le savait.

— Assurément, répondit le majordome en s'inclinant.

Puis il les précéda jusqu'au salon. À ce qu'il semblait, l'atmosphère dans laquelle on y buvait le thé n'était cependant pas des plus harmonieuses. Des éclats de voix fâchées leur parvenaient à travers la porte fermée. Mr Hargroves attendit, indécis, n'osant pas tourner la poignée.

— Je te demande pardon ? Nous devrions nous absenter tout l'automne et tout l'été ? Mais comment donc ?

Lady Hortense, la mère d'Ivy, chapitrait son mari sur un ton acerbe.

— Je te rappelle que nous avons deux filles, Edward. Rosamond débuttera cet automne. Et toi, toi... tu veux chasser le lion ?

Rosamond réprima un cri de joie en entendant le mot « débuttera ». Et Ivy dressa l'oreille. « Chasser le lion » ?

— George Maitland a une fille lui aussi, rétorqua le père.

— Et sa femme Alicia lui dira exactement ce que je te dis, affirma la mère.

— Je ne crois pas. À mon avis, il n'aura aucun mal à les emmener toutes les deux.

Ivy imaginait sans peine le sourire malicieux de son père. Mrs Maitland, comme sa fille Diane, était une chasseur passionnée. S'il était vraiment question de s'adonner à ce passe-temps, les deux femmes n'hésiteraient pas à abandonner le roi et ces messieurs de la bonne société. Mais une partie de chasse qui devait durer tout l'automne et tout l'hiver ?

— Pour ma part je n'ai pas la moindre intention de participer à cette folie dangereuse.

La mère d'Ivy avait adopté le ton dont elle usait pour clore les conversations désagréables. Ivy et son père manquaient alors le plus souvent d'arguments à lui opposer, et Rosamond ne s'y serait jamais risquée.

Mais le père d'Ivy semblait ce jour-là puiser du courage dans les quelques verres qu'il avait bus avec ses amis. Et il était tout feu tout flamme pour son projet.

— Grand bien te fasse, répondit-il avec la même détermination que son Hortense. Tu n'as qu'à rester ici et présenter Rosamond au roi, vous n'avez pas vraiment besoin de moi pour cela. Profite avec elle de la saison des bals, mais laisse Ivy m'accompagner. Elle est encore trop jeune pour le mariage. Je l'emmènerai...

— Elle est trop jeune pour débiter, mais pas trop jeune pour tirer sur des éléphants ? le railla la mère d'Ivy. J'en ai assez entendu, Edward. C'est le brandy qui parle pour toi !

Avant que le père ait eu le temps de réagir, Mr Hargroves toqua à la porte d'un geste décidé. Il avait dû se rendre compte que son hésitation risquait de passer pour de l'indiscrétion : écouter aux portes était un comportement inacceptable, aussi bien pour le personnel que pour Ivy et sa sœur Rosamond. Le couple se tut sur-le-champ, et Mr Hargroves poussa la porte.

— Milady, sir, vos filles sont arrivées ! Miss Rosamond et miss Ivory.

Quand le majordome s'effaça devant elles, Rosamond oublia aussitôt qu'on gardait si possible pour soi ce qu'on avait appris par des moyens détournés.

— Mummy ! s'exclama-t-elle en sautant au cou de sa mère. Vrai ? Je débiterai cet automne ?

Ivy était moins enjouée en s'avançant vers son père.

— Je ne crois pas que j'aie envie de tirer sur des éléphants, dit-elle d'un air préoccupé.

Il la regarda tendrement. S'il n'était pas très grand et tendait déjà un peu à l'embonpoint, cet homme avait néanmoins fière allure quand il partait à la chasse ou montait à cheval. En cet instant, son visage rond et aimable était légèrement empourpré, mais son regard bleu était limpide. Il avait beau avoir bu un ou deux brandys, il n'était pas ivre.

— Ivy, ma chérie ! se réjouit-il en la voyant, et il lui sourit d'un air de conspirateur. Je sais bien que la chasse ne te plaît guère. Mais tu ne me feras pas croire que tu préfères t'incliner devant le roi et danser la valse avec Dieu sait quel jeunet plutôt que de m'accompagner.

— Au jardin zoologique ? demanda Ivy, soudain très intriguée.

À quel autre endroit aurait-on pu trouver des éléphants et des lions ? Quoique ce ne soit pas d'ordinaire un endroit où on les chassait.

Son père rit de bon cœur.

— Mais non, ma douce, bien mieux ! Nous partons pour un safari, en Afrique !

2

IVY ACCUEILLIT AVEC JOIE la bonne qui apportait une assiette de scones et servit le thé. Rosamond et sa mère tentèrent d'orienter la conversation sur la réussite scolaire des jeunes filles ainsi que sur la saison des bals à venir ; en vain. Leur père était tout au récit de ses projets.

— Un conférencier est venu au club, expliqua-t-il, évoquant le *gentlemen's club* très sélect dont lui et ses amis faisaient partie. Le major Bannon nous a raconté son voyage au Kenya l'hiver passé. La conférence était organisée par Newland, Tarlton & Co, une agence qui propose des chasses au gros gibier. L'an dernier, Theodore Roosevelt a même eu recours à ses services. Le major Bannon était en tout cas extrêmement satisfait. L'agence se charge de fournir le nécessaire, les armes, les pisteurs, ainsi que d'excellents repas et un service irréprochable au campement.

— Mais il nous faudra quand même dormir dans une tente, n'est-ce pas ? demanda Ivy, qui n'aurait su dire si la perspective de cette aventure la ravissait ou la terrifiait.